

LE

MÉNESTRE

Dépôt L^{ég}N^o
19 5

Le Numéro : 0 fr. 30

MUSIQUE ET THÉÂTRES

HENRI HEUGEL, Directeur

Le Numéro : 0 fr. 30

Adresser FRANCO à M. HENRI HEUGEL, directeur du MÉNESTRE, 2 bis, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, Musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus

SOMMAIRE-TEXTE

I. Le Secret de Beethoven : Lettres d'amour et feuilles volantes (4^e article), RAYMOND BOUYER. — II. Semaine théâtrale : premières représentations du *Duel*, à la Comédie-Française; de *l'Armature*, au Vaudeville; de *la Chambre des baisers* et de *Poussier de mottes*, au Théâtre-Cluny; d'*Entrez mesdames* et *Ta Girl... bébé*, au Little-Palace, PAUL-ÉMILE CHEVALIER. — III. La musique et le théâtre aux Salons du Grand-Palais (2^e article), CAMILLE LE SENNE. — IV. Revue des grands concerts. — V. Nouvelles diverses, concerts et nécrologie.

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour :

MAZURKA EN RÉ MAJEUR

n^o 6 du nouveau recueil d'ERNEST MORET. — Suivra immédiatement : *Entr'acte-Manola* de Chérubin, la nouvelle comédie chantée de J. MASSENET, qui va être prochainement représentée à l'Opéra-Comique.

MUSIQUE DE CHANT

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de CHANT : *La lune s'effeuille sur l'eau*, n^o 2 des *Musiques sur l'eau*, de THÉODORE DUBOIS, poésies d'ALBERT SAMAIN. — Suivra immédiatement : *Chanson de Chérubin*, chantée par M^{me} MARGUERITE CARRÉ dans *Chérubin*, la nouvelle comédie chantée de J. MASSENET (poème de MM. FRANCIS DE CROISSET et HENRI CAIN), qui va être représentée prochainement à l'Opéra-Comique.

LE SECRET DE BEETHOVEN

IV

LETTRES D'AMOUR ET FEUILLES AU VENT

à MM. Teodor de Wyzewa et Romain Rolland.

Giulietta Guicciardi, comtesse de Gallenberg! Vous êtes immortelle et vous avez mérité de l'être; car votre trahison, plus que votre amour, a grandi Beethoven.

Immortelle et légère : vous n'êtes point la seule... Voici Thérèse Malfatti. L'amoureux Beethoven reconnaît qu'on ne peut trop « compter sur elle ». Sa conversation, comme son organe, est une musique : cette « chère Thérèse » est une nouvelle enchantresse; mais n'est-elle point « la volage Thérèse qui traite tout, dans la vie, si légèrement »? Bien qu'on le dise enclin à exagérer sa valeur, le génie amoureux n'ose attribuer à la belle cette pensée paradoxale : que les absents n'ont pas toujours tort... Alceste ne s'illusionne point sur les caprices de Célémène. Douleur ironie d'un cœur supérieur, où l'amour souffre d'autant plus profondément qu'il n'est pas aveugle! Que nous sommes loin, déjà, des hymnes haletants à l'immortelle bien-aimée, des chants matinaux ou crépusculaires, passionnément doux et gravement inspirés comme les andantes, immortels aussi, des trois quatuors de l'Op. 59!

Beethoven amoureux reste musicien : que Thérèse n'oublie point son piano, surtout! Car son beau talent ne la préservait point de la paresse. Elle était de ces mondaines sans conviction qui sacrifient la musique à la toilette, de ces pianistes jolies qui ferment à clé leur piano... La lecture sait mieux la retenir; et Beethoven lui envoie des livres, le *Wilhelm Meister* de Goethe, *Shakespeare* traduit par Schlegel. Le grand homme se veut rendre utile et multiplie les petits services. La fin de la lettre est digne de sa signature : « Maintenant, adieu, chère T. ! Je vous souhaite tout ce qui, dans la vie, est beau et bon; souvenez-vous de moi, volontiers; oubliez mes folies; soyez persuadée que nul ne peut vouloir pour vous une vie plus joyeuse, plus heureuse que moi, — même si vous ne preniez aucun intérêt à votre tout dévoué serviteur et ami. » Tel était, en 1807-1808, le novateur étonnant de l'*Ut mineur* et de la *Pastorale*. Il n'oublie point la nature consolatrice : il se réjouit de la revoir, « comme un enfant ». Les faubourgs actuels d'une grande ville, comme Vienne ou Paris, étaient alors la campagne; et Beethoven n'avait pas de meilleur plaisir que d'aller rêver parmi les arbres, les herbes, les rochers : tel notre Georges Michel, le paysagiste précurseur et surnommé le Ruysdael de Montmartre... Beethoven ajoute : « Si seulement les arbres, les herbes, les rochers rendaient l'écho que l'homme désire! » Mélancolique regret d'un grand cœur, dont les angoisses sont exprimées, ensuite, en trois billets fiévreux à son ami, le baron de Gleichenstein, beau-frère de la chère Thérèse : « Tu veux me ménager », lui dit l'amoureux; « mais tes réticences me font plus de mal qu'une certitude... » Une nouvelle, bientôt, le précipitera « des sphères du plus haut ravissement dans une chute profonde » : Thérèse Malfatti devient baronne de Drossdick.

Seul, toujours seul! C'est le destin du génie.

Un épisode, intermezzo ravissant entre deux temps dramatiques, manifeste en plein soleil la personne de Beethoven. Deux lettres. La première est une proposition de promenade matinale. Par un matin bleu, M. Louis Van Beethoven invite M^{me} Marie Bigot, née Kiéné. Mariée, pianiste, et vingt-deux ans, en 1808. La jeune mère emmènera sa petite Caroline. Le temps est si beau, la matinée si limpide! Pourquoi ne pas saisir l'instant, qui si tôt s'envole? Plus scrupuleux qu'Horace, le poète de la *Pastorale* chante aussi son *Carpe diem*. Entre amis intelligents, point de méfiance! « Ayez assez de confiance en moi... pour m'accorder le plaisir égoïste de partager avec vous la jouissance radieuse de la riante et belle nature! » La proposition ne fut point du goût du mari; car la seconde lettre, adressée au « ménage Bigot », exprime, avec une tendre fierté, le regret profond d'être méconnu : ce refus, que Beethoven considère comme une injure, lui a gâté sa promenade et donné la fièvre; extrêmement naturel avec ses amis, Beethoven avoue détester toute contrainte; il se reconnaît, de temps en temps, très mal

élevé ; mais il exprime naïvement d'admirables délicatesses ; n'est-ce pas la signature même de Beethoven, que d'être sublime avec bonhomie ? Et « l'amitié la plus sainte peut encore avoir des secrets ». C'est bien l'homme qui se brouillait avec ceux de ses amis qui détournaient des femmes mariées, qui mettait parmi ses premiers principes l'éloignement de toute relation coupable, afin, expliquait-il mélancoliquement, avec le scrupule, cette fois, d'un Virgile, « de ne pas emplir mon cœur de méfiance contre celle qui, peut-être un jour, partagera mon destin... » C'est bien celui qui s'emportait rudement contre les « mauvaises femmes », Johanna Reiss, par exemple, l'épouse de son frère Carl, le commis de banque, mégère qu'il appelait « la Reine de la Nuit », ou, pire encore, ce « souillon », *Fettlümmerl*, et sa bâtarde, la femme et la belle-fille de son autre frère, le pharmacien Johann...

Entre temps, Beethoven se calme, en remerciant d'une dédicace M^{me} de Gérardy, poétesse inconnue, ou la jeune Émilie M. de H., une précoce petite pianiste de huit à dix ans, « qui raffolait de Beethoven » (1) : los à la petite pianiste anonyme et dont le nom méritait d'être immortel !

A l'instigation de sa gouvernante, elle avait écrit en cachette à Beethoven ! Et Beethoven lui répond de Tœplitz, le 17 juillet 1812, en s'excusant de son retard. Par ce bon soleil de juillet, que de hautes pensées ! « Continue, n'exerce pas seulement ton art, mais pénètre en son intimité ; il en vaut la peine : car l'art seul, avec la science, élève l'homme à la divinité ! » Beethoven, qui, vers 1800, entrevoyait le but, le sent obscurément plus éloigné que jamais ; le véritable artiste est sans orgueil : pendant qu'on l'admire, il déplore « de n'être pas encore arrivé là-bas où un génie meilleur ne brille pour lui que comme un soleil lointain. »

Touchante humilité de ce génie qui passait pour « le grand Mogol » ! Et le soleil de l'amour reste aussi loin, sur l'horizon, que celui de l'art. A Tœplitz, Beethoven correspond avec une cantatrice berlinoise, M^{me} Amélie Sébald (ou de Sébald ?), sans doute une bonne fille, une rose blonde épanouie, de qui la santé paraît plus « florissante » que l'intelligence et dont l'âme bourgeoise n'a point tressailli de ces seuls mots : « *Votre ami, BEETHOVEN* ». Et M^{me} Milder-Hauptmann, une des interprètes de *Fidelio*, se devine plus glaciale encore. On assure que Beethoven aurait éprouvé pour une certaine comtesse Erdödy l'inclination d'un Rousseau pour l'intelligente M^{me} d'Houdetot ; une lettre lui est adressée de Vienne, le 15 mai 1816, au sujet de la mort de l'un de ses enfants : est-ce de chez elle, qu'après avoir joué quelque céleste andante, Beethoven sortit sans dire un mot ? Une telle visite de condoléances mériterait mieux le témoignage que Jean-Jacques se rendait lui-même après sa déclaration transfigurée par le clair de lune, sous un acacia fleuri, dans le jardin d'Eaubonne (2) : « Je fus sublime ». Beethoven l'était d'instinct, sans le dire. De là, sa supériorité sur Jean-Jacques et sur Goethe.

Goethe et Beethoven ! L'un, diplomate et courtisan, profondément courbé, chapeau bas ; l'autre, fier et tendre, et quasi paysan du Danube, avec les bras derrière le dos : tous deux si différents au passage de leurs souverains ! Les voici rapprochés, grâce à leur correspondance avec une enfant. Elle a vingt-cinq ans en 1810 ; mais sa grâce est restée celle d'une enfant. Elle se nommait Bettina Brentano. Délicieuse figure intellectuelle, qui, faute de réel portrait, nous apparaît ici comme une fée de l'intelligence, frêle et fine, au regard brillant. C'est la sœur du poète romantique de Francfort, auteur du *Cor merveilleux*, car le romantisme existe déjà, dans sa double allure fantastique et sentimentale. Bettina, c'est la spirituelle amie du romantisme, un printemps indulgent pour l'automne. L'automne, alors, c'est Beethoven. « Son bon cœur se lit dans ses yeux » : tel fut l'avis de Beethoven qui, sous ce regard, sentit tout découragement disparaître. Jamais il n'oubliera « ce grand regard timide de la chère amie, de la très chère enfant ».

Ah ! le printemps de 1810 ! « Pas de printemps plus beau que celui de cette année, je vous le dis et je le sens aussi, parce que j'ai fait votre connaissance. » Ainsi débute, en allegro, la première lettre datée de Vienne le 11 août 1810, car l'exquise Bettina, comme la volage Thérèse et l'indigne Juliette, inspire un nouveau triptyque. Et le souvenir de Bettina nous rend plus éloquent le parfum des premières violettes. On a causé par écrit : le grand homme et la jeune fille ont échangé de petits papiers, car le grand homme est sourd : pour la première fois, on le voit recourir aux cahiers de conversation ; mais il bénit sa surdité qui lui permet de garder ces causeries fugitives... Dans la société, Beethoven se définit un poisson sur le sable : aussi comme il rend grâce à la « bienfaisante Galathée » qui l'a rejeté dans la vaste mer ! Donc, on a parlé d'art ; mais l'art, ce grand dieu, qui le comprend ? Bettina le devine, et son regard ajoute à ses reparties. Après l'éclair de ravissement, le départ, les heures de chagrin, « les heures d'ombre », et Beethoven quadragénaire reconnaît avoir erré, comme un adolescent, plus de trois heures autour de l'allée de Schœnbrunn... Quand son lyrisme éclate, il demande pardon pour ces « écarts de ton », nécessaires, dit-il, « pour donner de l'air à son cœur ». Enfin, il envoie son *Op. 73*, le chant de la Mignon de Goethe, en souvenir de l'heure divine.

« Vous vous mariez, chère amie, ou c'est déjà fait... Et je n'ai pu vous revoir ! » C'est le thème de la seconde lettre datée de Vienne, le 10 février 1811. Oui, bientôt, au début de l'année suivante, « la chère amie aimée » était devenue comtesse d'Arnim... Car toutes se marient sans retard : l'idéal amour d'un Beethoven est un talisman non-pareil ! On serait tenté de le recommander à mesdames nos familles, si les Beethoven étaient moins rares ; mais les Beethoven ne courent pas les rues, et les salons encore moins. Beethoven solitaire fait des vœux pour le jeune hymen ; et Bettina n'a pas oublié son grand ami : « J'ai porté votre première lettre avec moi, tout l'été dernier », lui dit-il, « elle m'a rendu souvent heureux ». Lui n'écrit guère, mais il a rédigé mille lettres en pensée... On évoque Goethe et Lotte, au printemps mineur du romantisme, au temps lointain de *Werther*. Goethe ! Beethoven se dit sur le point de lui écrire au sujet d'*Egmont*, dont il a composé la musique (1), « et cela par pur amour pour ses poésies qui me rendent heureux », explique-t-il, et par instinctive reconnaissance envers un grand poète, « le joyau le plus précieux d'une nation ». Le romantisme ! Le voici : Beethoven avoue être rentré, à quatre heures du matin, d'une « bacchanale » et pleurer autant qu'il a ri : « La joie enivrante me rejette avec violence en moi-même ». Et ce finale poignant : « Maintenant, adieu, chère amie ! Je baise avec douleur ton front en y appliquant, comme au cachet, toutes mes pensées pour toi. »

Plus tard, de Tœplitz, le 15 août 1812, une troisième lettre est adressée « à Bettina d'Arnim ». Beethoven se rappelle son essor dans un monde plus beau, plein d'impérieuses divinités : car « un musicien est aussi poète »... Cher souvenir de la première rencontre, au printemps de 1810 ! C'était sur le petit observatoire, pendant cette superbe averse de mai, « si fertile pour moi ». Le musicien transforme tout en musique : « les plus beaux thèmes glissaient alors de vos regards dans mon cœur » ; ces thèmes, qui ravissent encore l'univers et le raviront toujours, ne chanteraient-ils pas dans la *Huitième en fa* ? Revoir Bettina ! C'est une voix, impérieuse comme l'inspiration, qui l'exige : « Les esprits aussi peuvent s'aimer ; je rechercherai toujours le vôtre ; votre agrément m'est plus cher que tout au monde. » Délicatesse toute *beethovénienne* des belles âmes franches, des âmes d'artistes sans peur et sans reproche, unies dans une communauté de goûts, d'opinions ! Et la tacite réponse d'un jeune sourire, dans un regard silencieux ! Bettina mariée ne s'est pas offusquée de cet adieu de son frère sourd : « Ta dernière lettre est restée toute une nuit sur mon cœur et m'y reconfortait ; les musiciens se permettent tout. »

Bettina n'est-elle point la plus sympathique, la seule sympathique des femmes aimées par Beethoven ? Elle fut l'amie des

(1) Cf. Thayer (*Beethoven's Leben*, III, 205).

(2) *Confessions*, II, chap. IX, année 1757.

(1) C'est la lettre, déjà citée, du 12 avril 1811.

poètes. A défaut des tendres nattes blondes d'Evchen ou de Gretchen, elle avait l'âme dans les yeux. Giulietta Guicciardi a trahi; Thérèse Malfatti s'est moquée; Amélie de Sébald n'a pas compris... Bettina d'Arnim a souri: mais ce sourire est une flamme. Sa finesse est la pudeur de la tendresse, au fond d'un regard brillant.

(A suivre.)

RAYMOND BOUYER.

SEMAINE THÉÂTRALE

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Le Duel*, pièce en trois actes, de M. Henri Lavedan. — VAUDEVILLE : *L'Armature*, pièce en cinq actes, de M. Brieux, d'après le roman de M. Paul Hervieu. — CLUNY : *La Chambre aux baisers*, vaudeville en trois actes, de M. Marc Sonal; *Poussier de Mottes*, fait-divers en deux tableaux de M. Jean Canora. — LITTLE-PALACE : *Entrez, Mesdames et Messieurs!* prologue de M. Armand Georges; *Ta girl... bébé*, revue en deux actes, de M. Max Viterbo.

M. Henri Lavedan, non sans une certaine crânerie qui fut heureuse puisque sa pièce vient de très brillamment réussir, traite dans *le Duel* du conflit éternel entre le positivisme et l'idéalisme: le positivisme est défendu par le libre-penseur Morey qui, docteur, s'est fait un nom célèbre en soignant les déséquilibrés d'une époque de neurasthénie aiguë; l'idéalisme a pour avocat l'abbé Daniel qui, très artiste et noblement orgueilleux, est simple vicaire en une paroisse misérable de Grenelle. Morey et Daniel sont frères, et la divergence de leurs opinions les écarta totalement l'un de l'autre; elle finit même par en faire des ennemis le jour où le duel s'engage entre eux, avec une violence inouïe, à propos d'une même femme, la duchesse de Chailles. Depuis longtemps déjà le duc de Chailles, dégénéré et morphinomane, est en traitement chez le spécialiste célèbre et, de rapports quotidiens, est née entre la duchesse et Morey une sympathie qui fatalement verse à l'amour. Morey supplie; M^{me} de Chailles résiste. Comme elle se sent la plus faible, elle va, au hasard demander aide et protection au premier prêtre venu; ce prêtre, c'est Daniel. Et la lutte est vraiment belle entre ces deux hommes; le choc des idées hautement, bravement et littérairement exprimées, avec une élévation de pensée et une impartialité peu communes, ont décidé du gros succès, malgré l'indécision du caractère de femme qui sert de pivot à toute la pièce, malgré la conclusion qui, grâce à la mort facile du duc de Chailles, permet à la veuve d'épouser le docteur et fait que, sans que la raison y soit cette fois pour rien, la loi humaine l'emporte sur la loi divine.

L'abbé Daniel, c'est M. Le Bargy qui, avec une souplesse merveilleuse, nous étonne une fois de plus, par la sûreté et la personnalité d'un talent qu'il a su identifier à un rôle totalement différent de tout ce qu'il a joué jusqu'à présent. La profonde admiration que nous avons pour M^{me} Bartet est, cette fois, en défaut et la faute en revient pour une part à l'auteur, tant le personnage qu'il a voulu est flou et incertain. M. Paul Mounet est de superbe allure en un rôle épisodique supérieurement venu et M. Raphaël Duflos est un Morey chaleureux et convaincu.

Au Vaudeville, pièce sur l'argent, *L'Armature*, comme le dénomme M. Paul Hervieu à qui M. Brieux a emprunté ces cinq actes. Et du roman célèbre, mais très touffu et de détails innombrables, le dramaturge a extrait une comédie dramatique dont le plus grave défaut est d'être précisément beaucoup trop touffue, avec une quantité importante de personnages qui dissipent l'attention sans cependant la satisfaire parce que, mal ou insuffisamment présentés, ils ne sont que de médiocre intérêt.

Et puis, aussi, n'y a-t-il pas quelque instinctive répugnance à suivre les vilaines et basses intrigues de toute cette famille du baron Saffre courant après la grosse somme. Epouse, filles, gendres, tout cela ne vit que pour l'argent et vit de façon honteusement cynique jusqu'au jour où, la fortune du célèbre financier s'écroulant, tous abandonnent ignominieusement celui auquel ils durent leur luxe insolent.

M. Brieux a bien essayé d'arrêter la sympathie du spectateur sur le ménage d'Exireuil — celui-là nullement apparenté aux Saffre; mais là encore le besoin d'argent jette dans les bras du vieux baron Giselle d'Exireuil; l'auteur a beau nous prévenir assez longuement que c'est un terrible sacrifice, le geste n'en est pas moins fort laid.

L'Armature, bien mise en scène, a trouvé au Vaudeville une distribution d'excellent ensemble avec MM. Grand, Dubosc, Joffre, Baron fils et Chelles, dont les qualités mélodramatiques ont rencontré leur emploi dans le rôle du baron Saffre, avec M^{mes} Cerny, Cécile Caron, Andral,

Drunzer et Harlay qui, pour la première fois, s'essaie dans la force et la violence et y fait montre de sympathique adresse.

C'est un vaudeville fort compliqué que cette *Chambre aux Baisers* que Cluny vient de nous offrir; l'amour y jongle avec le droit et le quiproquo y est tout juste immoral. Immoral est, peut-être après tout, un bien gros mot, puisque c'est avec son premier mari que Francine trompe son second: le revenez-y légitime. MM. Champagne, Dupont, Mercier, Lureau, Wagmann, Arnould, M^{mes} Frank-Mel et Andral défendent l'honnête réputation du petit théâtre de la rive gauche.

IncurSIONNANT en un genre qui n'est point dans ses habitudes, Cluny complète son affiche avec deux tableaux assez dramatiques de M. Jean Canora, qui ont énormément porté sur un public venu là pour rire. Ce *Poussier de Mottes* est un petit orphelin qui a volé vingt francs à son patron, le charbonnier Loupias, pour tenter la fortune aux courses et qui, naturellement, les a perdus. Le patron porte plainte; la pauvre femme qui a élevé le petit désintéresse le plaignant. Mais à la triste scène, qui s'est passée chez le commissaire de police, assistait un reporter en quête de copie qui, dans son inconscience méchante, raconte l'histoire à ses lecteurs. Et le pauvre bambin traité de voleur par tous ses camarades et ses peu charitables voisins, se suicide pour échapper au déshonneur. M^{mes} Bertry et Barré, avec MM. Dorgat, Arnould, Dupont, Wagmann ont joué dans un bon sentiment ce petit drame mené avec adresse et sobriété par son auteur.

Un nouveau théâtre à côté vient de s'ouvrir rue de Douai, à cheval presque sur la frontière parisienne et sur la frontière montmartroise. De décor coquet, de dégagements spacieux et adroits, il s'appelle « Little-Palace » et a pour directeur M. Jules Berny, qui préside déjà aux destinées des Mathurins. Encore un trusteeur! On a inauguré avec un prologue de M. Armand Georges et avec une revue de M. Max Viterbo, qui ne comprend pas moins de deux décors et de vingt-deux interprètes. La maison est petite, mais on veut y faire grand. Parmi les interprètes de la première heure, il faut mentionner MM. Tauffenberger et Simon Max, vétérans du succès, l'étourdissant fantaisiste Frey, Aristide Bruant, qui fait passer le froid frisson dans la salle, M^{lle} Alice Nory, fort gentille comédienne, M^{lle} Elsa Mindès, aux danses espagnoles pleines de lasciveté, M^{lles} Dermigny, Thérèse Robert, B. Nanon, R. Delaroche et MM. Denayran et Remongin qui, ainsi qu'il convient, ont des qualités fort diverses.

PAUL-ÉMILE CHEVALIER.

LA MUSIQUE ET LE THÉÂTRE aux Salons du Grand-Palais

(Deuxième article)

Plus l'évolution architecturale se dessine dans le sens du caractère pratique des appartements et de la savante préparation des ambiances, plus la peinture doit s'accommoder au milieu et s'y encadrer naturellement, logiquement. Le temps est passé du tableau de chevalet qu'on pouvait poser n'importe où, au hasard du dérangement, qu'on serrait dans une armoire les jours de grand nettoyage, qui était au demeurant, toujours et partout, un bibelot en plus — ou un meuble en trop. Les genristes eux-mêmes ont senti la nécessité de peindre des toiles qui s'incorporent à la combinaison esthétique du *home*, qui en fassent partie intégrante, et M. Georges Jeanniot, le fin humoriste, l'observateur si informé de tous les aspects de la vie mondaine, expose cette année *la Musique*, panneau décoratif faisant partie d'un ensemble de quatre grandes toiles dont les trois dernières représenteront la Poésie, la Conversation, la Danse.

Point d'allégorie symbolique dans ce panneau de dimensions moyennes, rien qu'une vision d'intimité, une réunion de figures familières, simplifiées et ramenées à quelques types généraux. Au fond du tableau, un violoniste debout devant un porte-musique; au premier plan, une guitariste assise; entre ces deux personnages, une chanteuse. Une harmonie très fine se dégage de la tonalité générale où vibrent, sur un fond neutre, des notes discrètes de rose, de mauve, de jaune paille empruntées aux toilettes féminines. Toutes les figures sont stylisées; un charme particulier — celui de grands yeux ombragés par les tresses de bronze de la chevelure — met en pleine valeur la physionomie juvénile de la guitariste. M. Jeanniot a encore évoqué, en de moindres proportions, ses petites musiciennes ambulantes de l'année dernière; il les montre cette fois endormies dans une clairière, près de la vieille aveugle qui tient son violon sur ses genoux; le tableau est d'une émouvante simplicité et d'un rendu très sobre. Du même